

Théophile Gautier, Histoire du romantisme, suivi de *Quarante portraits romantiques*, édition préfacée et établie par Adrien Goetz, avec la collaboration d'Itaï Kovács, Gallimard, « Folio classique », 2011.

Enfin, serait-on tenté de dire, en constatant la disponibilité, en « Folio classique », d'une édition annotée de l'*Histoire du romantisme* de Théophile Gautier, opportunément surgie l'année du bicentenaire de la naissance de l'homme au gilet rouge. Car jusqu'à présent ce texte originellement publié par Charpentier en 1874 était surtout connu grâce à des « reprints », en tant que tels louables, mais frustrants : la collection « Les Introuvables » avait ainsi proposé une réimpression de l'édition Charpentier de 1877, en 1978 (Éditions d'aujourd'hui) puis en 1993 (L'Harmattan) ; en 1978, c'était la réédition Charpentier de 1884 que Slatkine avait insérée dans le tome XI des *Œuvres complètes*, avant que « Ressouvenances » ne reprenne, en 2007, l'édition bibliophile Jouaust de 1929. Récemment, les éditions « Le Félin » ont également proposé une édition de l'*Histoire du romantisme* à l'occasion du bicentenaire, mais en l'accompagnant de la seule préface d'Olivier Schefer, en l'absence de toute note. Cette succession éditoriale a d'ailleurs quasiment fait oublier l'édition de L. Vincent (Hatier, coll. « Les classiques pour tous », n°400), qui, en 1930, avait pourtant pourvu le texte d'un appareil critique et d'une notice.

Adrien Goetz a donc comblé ce manque en offrant, avec l'aide d'Itaï Kovács, une édition dont on doit souligner l'originalité : le travail de la préface, et surtout l'exploitation des manuscrits ainsi qu'un choix inédit de quarante notices en constituent la marque de fabrique.

Fidèle à la préférence de Gautier pour les éditions *princeps*, qui ont pour avantage d'être revues par l'auteur, la présente édition s'affirme comme « la première à partir du manuscrit de l'*Histoire du Romantisme* qui se trouve conservé presque intégralement à la bibliothèque de la maison de Balzac » (« Note sur l'édition », p. 52). Ce travail éditorial appréciable dans sa rigueur et sa nouveauté a ainsi permis de rétablir « partout le texte tel qu'il est sorti des mains de Gautier. La mise en page, pour ces chapitres, est donc de lui ; (...) » (*ibid.*, p. 53), et non du prote qui redécoupait les paragraphes en vue de la publication en journal, et prenait en charge une bonne part de la ponctuation : car l'*Histoire du romantisme* ce sont, à l'origine, onze chapitres parus dans *Le Bien public* entre le 3 mars et le 12 mai 1872, avant le dernier, interrompu par la mort de Gautier survenue le 23 octobre, et publié à titre posthume dans *Le Bien public* du 6 novembre. Ainsi, seule la lecture de

l'Histoire du romantisme « s'achève », tandis que le texte reste en suspens, et ce simple fait explique, en sus des motivations scientifiques, le statut privilégié d'un manuscrit-relique. Un tel choix éditorial bien sûr séduit, même si, à vrai dire, et de l'aveu même des éditeurs, « les variantes entre le texte paru posthume en volume et ce manuscrit sont peu nombreuses » (*ibid.*).

Intéressante également et finalement audacieuse, est la décision d'adjoindre à *l'Histoire du romantisme* un choix de quarante portraits puisés dans la critique journalistique de Gautier. La première édition Charpentier, publiée sous le titre *Histoire du Romantisme, suivie de notices romantiques et d'une étude sur la poésie française (1830-1868)*, associait quant à elle les articles publiés dans *Le Bien public*, un choix de vingt-quatre notices, ainsi que le rapport livré par Gautier au pouvoir impérial en 1868. Si bien qu'elle possédait l'avantage d'offrir une large perspective générique et historique, de 1830 à 1868, du romantisme « chevelu » à la « perruque » de l'écriture officielle. Mais elle était du même coup déterminée par un agencement posthume et non princeps, en tant que tel arbitraire, qui de surcroît a conditionné tous les autres. Le réagencement proposé dans la présente édition s'appuie donc sur ce caractère arbitraire pour asseoir sa légitimité. Certes, de prime abord, on peut être tenté de déplorer la « perte » du *Rapport sur la poésie française de 1868*. Mais à la réflexion, et outre le fait que rien n'empêche d'envisager une édition distincte de ce texte, le choix a ses avantages : il prolonge la galerie de portraits selon une ouverture sérielle fidèle à l'esprit de l'auteur des *Grotesques* (1844) ; il rend accessibles des textes magistraux jusqu'alors publiés isolément, par exemple le portrait de Baudelaire ou celui de Balzac ; aux « astres » de la littérature, de la peinture, de la scène ou de la musique, il juxtapose des satellites et des *minores* tels que Simart, Cormenin, Dauzats ou Johannot. Au total, onze écrivains sont évoqués, neuf danseuses, actrices ou acteurs, un orfèvre (Froment-Meurice), deux sculpteurs (David d'Angers, Barye), un musicien (Berlioz), quinze peintres ou dessinateurs, parmi lesquels Ingres, Delacroix, ou Gavarni, auquel Gautier rendit un bel hommage dans *L'Artiste* du 11 janvier 1857. Il en résulte une procession ouverte, en clair-obscur, dont l'hétérogénéité générique ou qualitative – puisque Delacroix cohabite avec Delaroche, Hugo avec Cormenin – est assez fidèle à la poétique « grotesque » de l'histoire ainsi qu'au microcosme esthétique de Gautier. Certes, on peut immanquablement discuter de la pertinence de tel ou tel renoncement. Adrien Goetz évoque d'ailleurs, dans sa préface, d'inévitables remords : Brizeux, Laberge, Appert, Mlle Falcon, Odry... Et d'ailleurs, pourquoi ne pas regretter la « Reprise d'*Hernani* » insérée dans l'édition Charpentier de 1874, ou bien les notices consacrées à Nerval, Bouchardy, Louis Boulanger ? Si l'on peut déplorer

que se perde le fil d'Ariane des premières amours romantiques dont ces dernières notices constituaient la rétrospection, si l'on peut également « ergoter » en remarquant que la reprise d'*Antony*, par exemple, n'est pas un portrait, les quarante sélections n'en offrent pas moins un choix riche et original.

La préface que signe Adrien Goetz se distingue par son exactitude historique, son élégance et la pertinence des questions qu'elle pose concernant la crédibilité des constructions historiques relatives au romantisme, ou la modernité de Gautier : « Le “romantisme de 1830” serait-il une belle idée, commode pour les manuels, vite adoptée par tous, mais inventée pour l'essentiel après 1870 ? » (p. 23) ; « Le romantisme de Gautier, qui ne semble s'intéresser qu'au passé, à la nostalgie, au regret, à la résurrection des spectres et à l'amour des ruines aurait-il abouti, sans crier gare, à l'une des premières théories de l'avant-garde ? » (49). De fait est immédiatement et pertinemment soulignée la distanciation spontanée qui caractérise la posture de Gautier relativement au romantisme, Adrien Goetz préférant parler de cet « éclectisme » qui détermine, du reste, l'hétérogénéité de ses choix de portraits, et le recul accru par « une décantation de quarante années » (p. 22). Et le préfacier d'évoquer l'éloge par Banville d'un Gautier « très peu romantique », ou la « mélancolie positive » par laquelle Du Camp caractérise l'auteur de cette chapelle sépulcrale que constitue l'*Histoire du romantisme*.

Certes on peut regretter qu'au sujet du « royaume des ombres » de Gautier, nulle mention ne soit faite de ce néoplatonisme dont l'œuvre de Gautier, ainsi que Georges Poulet a pu magistralement l'étudier dans ses *Études sur le temps humain*, est profondément imprégnée ; on peut regretter également qu'une mise en relation, servie, pourquoi pas, par des annexes, n'ait pas été suffisamment établie avec les *Grotesques* ou les *Jeunes-France*, et que de ce point de vue, le rapport de Gautier à l'histoire ne fasse pas l'objet d'un approfondissement conséquent ; ou que, plus curieusement, la bibliographie ait étrangement omis les éditions citées au début de ce compte rendu, et qui constituent les maillons d'une chaîne historique quelque peu tronquée : il n'en demeure pas moins que cette édition de l'*Histoire du romantisme*, qui ose des choix rigoureux et originaux, propose avec élégance un cadre historique pertinent, et travaille sur la base des manuscrits qui nous sont parvenus, est la première qui soit digne de ce nom. La première aussi qui mette à disposition l'autoportrait de Gautier inclus dans cette sorte de contre-épopée héroï-comique que forme l'*Histoire du romantisme*, marquée par un subtil mélange de mélancolie profonde et de grotesque jubilatoire. Ce Gautier qui prend la plume pour éterniser une Histoire inachevée semble dire encore :

Je suis mort ! [...]
Content de mon bonheur,
Triste de mon guignon !
Comme je me regrette,
Et comme je me manque !
(*Pierrot posthume*, 1847, scène 7).

Martine LAVAUD